

Melot, Michel. *La Sagesse du bibliothécaire*. Paris, L'oeil neuf éditions, 2004. 109 p.

Cronin, Blaise. *Pulp friction*. Lenham-Oxford, Scarecrow Press, 2003. 140 p.

Marcel Lajeunesse

Volume 51, numéro 3, juillet–septembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1029504ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1029504ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lajeunesse, M. (2005). Compte rendu de [Melot, Michel. *La Sagesse du bibliothécaire*. Paris, L'oeil neuf éditions, 2004. 109 p. / Cronin, Blaise. *Pulp friction*. Lenham-Oxford, Scarecrow Press, 2003. 140 p.] *Documentation et bibliothèques*, 51(3), 218–219. <https://doi.org/10.7202/1029504ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

ou six derniers siècles, qu'il contient des sections de mots et d'expressions oubliés et qu'il complète les dictionnaires les plus répandus qui visent avant tout à décrire l'usage contemporain. Pour sa part, le *Brio* offre une façon nouvelle et savante de voir l'évolution et la logique interne de la langue. En somme, les trois ouvrages contribueront à diversifier les collections de dictionnaires français des bibliothèques et celles des amoureux de la langue.

Gaston BERNIER

Melot, Michel. *La Sagesse du bibliothécaire*.

Paris, L'œil neuf éditions, 2004. 109 p.

Cronin, Blaise. *Pulp friction*. Lenham-Oxford, Scarecrow Press, 2003. 140 p.

Ces deux petits livres, l'un écrit par un Français, ancien directeur de la Bibliothèque publique d'information de Paris, l'autre par un Britannique, doyen de l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de la University of Indiana, nous offrent des réflexions et des points de vue provocants, rafraîchissants et intelligents sur le bibliothécaire, la bibliothèque et la bibliothéconomie des deux côtés de l'Atlantique.

Michel Melot nous livre un tout petit volume, écrit à l'aune de sa large culture et de sa grande expérience du terrain. C'est le point de vue de Sirius d'un grand bibliothécaire qui se penche, en fin de carrière, sur son métier. Il observe le développement considérable de l'édition (un million de parutions par année dans le monde, dont 40 000 en France), discute de la nécessité de choisir (toute bibliothèque est un choix), de la permanence du livre (réputé définitif, contrairement aux autres médias, le livre est la matrice de la pensée occidentale), de l'émergence du livre électronique, et même de la floraison des librairies d'occasion et de l'intérêt du livre usagé. Pour lui, plus que sur sa disparition, le bibliothécaire, par définition modeste et tolérant, « s'interroge sur la prolifération du livre, sa banalisation qui entraîne, et c'est là son problème, sa dégradation ».

L'auteur, dans cet essai, expose les raisons de la sagesse du bibliothécaire. Pour Melot, « à la figure du savant fou s'oppose celle du sage bibliothécaire. C'est que le bibliothécaire sait qu'il ne sera jamais savant. Le bibliothécaire aime les livres, comme le marin aime la mer. Il n'est pas nécessairement bon nageur, mais il sait naviguer et il sait que ce n'est pas à la nage que l'on va le plus loin. L'océan du savoir qui grise tous les savants rend modeste le bibliothécaire. » Comment résister à citer un extrait dans lequel il dissèque, sur un ton humoristique, certains comportements de la pratique du bibliothécaire :

« La sagesse du bibliothécaire se nourrit, comme toute sagesse, d'un formidable orgueil. »

Sans illusion sur sa capacité à lire tous les livres, le bibliothécaire ne renonce pas à vivre parmi eux et à les apprivoiser. Il sait lire les livres sans les ouvrir. Son regard transperce les couvertures. Le bibliothécaire, lorsqu'il saisit un livre, n'en entreprend généralement pas la lecture tout de go. Il jauge l'ouvrage, commence par le soupeser du regard, observe longuement sa couverture, son revers et son dos, puis il jette un coup d'œil sur la page de titre, l'auteur, les éditeurs, tout ce qu'il nomme "les autorités" et "les adresses", va directement au colophon, relève la date, le format, le nombre de pages, s'attarde sur la table des matières, vérifie s'il y a une bibliographie, des index et des illustrations; il évalue enfin sa robustesse et la qualité de son papier, celle de sa mise en page et de son impression. Tout est dit. Si les auteurs savaient cela, ils feraient de faux livres uniquement pour les bibliothèques. »

De même que la bibliothèque est ce lieu indispensable de vie où le savoir décante, de même la sagesse de l'auteur, puisée notamment chez Montaigne, est le résultat d'une longue décantation. Faisant référence au vieux rêve alexandrin, Melot avance que la nouvelle Bibliothèque nationale de France, qu'on voulait « d'un genre entièrement nouveau », sera peut-être la dernière bibliothèque de l'ancien genre, celle d'une époque où l'on croyait qu'il suffisait d'une bibliothèque pour rassembler tout le savoir du monde à l'usage de quelques-uns. Le lecteur n'est pas oublié : acteur principal de la bibliothèque, le lecteur jouit, grâce à la bibliothèque, d'un atout inappréciable, l'anonymat, mais pas un anonymat solitaire, désolé et perdu, mais un anonymat public, que Melot appelle assisté.

Le Québec est présent dans ce livre. L'auteur fait référence aux 5 000 volumes du Collège des jésuites de Québec en 1750, à l'arrivée de l'imprimerie et de la bibliothèque publique avec la Conquête britannique, étant bien entendu qu'avec les Anglais tout peut arriver. Il mentionne que dans les pays fédéraux, on est très sourcilleux et que les projets de bibliothèque nationale au Québec et en Catalogne soulèvent des problèmes qui n'ont rien de bibliothéconomique. Philippe Sauvageau, « qui conçut la bibliothèque Gabrielle Roy à Québec sur le modèle d'un grand hôtel californien », sera certainement heureux d'apprendre que Michel Melot l'a inclus parmi les quatre bibliothécaires admirables de son panthéon, avec Jean-Pierre Séguin, Jean-Pierre Clavel et Maurice Line.

Ce n'est qu'à la fin d'une carrière remplie de lectures, d'expériences et d'observations que l'on peut écrire un petit essai aussi fin que celui que nous livre ici Michel Melot.

De son côté, Blaise Cronin nous offre un recueil d'essais provocateurs et remplis d'humour sur la bibliothéconomie nord-américaine, parus d'abord

dans le *Library Journal*, et il y dénonce avec entrain ses excès et ses inconsistances.

En premier lieu, il s'attaque à une vache sacrée de la formation des bibliothécaires de ce côté-ci de l'Atlantique. Pour lui, l'agrément de l'American Library Association (ALA) engendre une homogénéisation des écoles et ne crée pas de valeur ajoutée aux écoles relevant de grandes universités de recherche; dans ces universités, les écoles de bibliothéconomie et de sciences de l'information doivent, pour survivre et se développer, s'ajuster davantage aux exigences de l'institution qu'aux règles obscures de l'organisme d'agrément.

L'auteur discute des problèmes soulevés par les relations entre la liberté intellectuelle et le bon sens face au filtrage de l'information chez les enfants, en ce qui concerne la pornographie et la pédophilie. «*Donnez-moi un iota de sens commun plutôt qu'un manuel de 300 pages sur la liberté intellectuelle.*» Le sens commun n'étant pas si commun, les batailles aux États-Unis entre libertaires et fondamentalistes sur la question de la censure et de la pornographie ne sont pas évidentes à tous et chacun. Il constate aussi la distance qui existe entre les positions de l'ALA et la pratique bibliothéconomique sur ces questions. La censure est un mot sale dans le monde des bibliothèques. Mais pour Cronin, choix de livres et censure ont une relation réciproque. Il y a la distance entre la chaire et le confessionnal, entre le discours et les réalités. La censure de l'un est le choix de l'autre.

Cronin s'en donne à cœur joie sur la manie, dans les bibliothèques, de tout mesurer, quantitativement et qualitativement, sur les rapports entre les mensonges et les statistiques; trop d'enquêtes équivalent à trop peu d'enquêtes. Les diverses études qu'il cite mettent en lumière les perceptions divergentes du public et des bibliothécaires, et elles mettent en relief la mentalité «*nous connaissons mieux que vous ce qui est bon pour vous*».

Il y a de l'inflation dans le monde scolaire comme dans bien d'autres secteurs. Une simple participation à un événement dans notre société postmoderne mérite un prix, voire une plaque. Les universités américaines distribuent des doctorats *honoris causa* aux célébrités du moment et aux grand bienfaiteurs de l'institution. Cronin a un mouvement de recul chaque fois qu'il entend les mots redoutés de «*library faculty status*». Même si la moitié des bibliothécaires d'université ont un statut de diplômé aux États-Unis, des études ont clairement montré qu'il n'y a pas de corrélation entre la productivité professionnelle et ce statut. Un bon bibliothécaire est un bon bibliothécaire, avec ou sans statut.

L'ignorance a cet avantage de créer des nouveautés. C'est le cas pour la veille informationnelle, un domaine passionnant du «*libraryland*», sauf que le concept n'est pas entièrement neuf. William Learned,

dans son volume *The American Public Library and the Diffusion of Knowledge*, commandé par la Carnegie Foundation et publié chez Harcourt en 1924, discutait de «*community intelligence service*» et de «*trained intelligence personnel*». Les spécialistes du domaine y trouveront des références pertinentes.

La publication sur le Web a besoin d'être organisée et d'être policée. La bonne nouvelle est que nous pouvons publier ce que nous voulons. La mauvaise nouvelle est que nous pouvons publier ce que nous voulons. Depuis longtemps, le contrôle de la qualité s'obtient dans le monde universitaire par l'évaluation par les pairs. À quand le contrôle de qualité concernant les publications sur le Web?

À la division «*information-poor*» et «*information-rich*» des décennies précédentes, a succédé la division numérique concernant les populations branchées, et cela entre les riches et les pauvres de nos pays, d'une part, et entre les pays occidentaux et le Tiers-Monde, d'autre part.

Les technologies de l'information ont généré une guerre de l'information à laquelle se livrent les gouvernements, l'industrie, le commerce; on y parle de cyberespionnage, de cyberterrorisme. On peut aussi s'interroger sur l'avenir des publications savantes, des presses universitaires. Est-ce que l'édition électronique va sauver la recherche universitaire? Cronin constate que l'édition électronique augmente la vitesse de la communication, que les ententes de licences de consortiums dans des environnements branchés ont développé de vastes collections de revues électroniques offertes à une clientèle plus large, que l'économie de ce type d'édition est en train de changer, que l'édition électronique réalise une intégration verticale qui se présente comme une réelle possibilité pour des savants/éditeurs virtuels. Par ailleurs, il y a un problème majeur avec les publications électroniques et la carrière universitaire: celles-ci ne sont pas reconnues ni pour les promotions, ni pour l'obtention de la permanence. Il y a nécessité de changer les règles et aussi, ce qui est plus difficile, de changer les mentalités.

Ce ne sont que quelques points que Cronin aborde dans son recueil d'essais. Il le fait avec une critique décapante et un humour tout britannique. Michel Melot et Blaise Cronin, si différents, présentent dans des volumes tout aussi différents, des vues stimulantes sur une même profession.

Marcel LAJEUNESSE
EBSI, Université de Montréal